

La Terrasse de Meudon est belle - paysage sans touristes. Ce n'est nullement un paysage paradisiaque, non, et nous n'en avons pas besoin, car nous ne croyons pas au paradis, mais ici, sur cette terrasse, durant toutes ces années maintenant que j'y viens, je n'ai jamais rencontré un seul touriste ; il semble qu'on ne les amène pas là (dans notre Europe dévorée par le tourisme, c'est un privilège, une exception rarissime). Par contre, lorsque je suis venu ici la première fois en mars 2017, j'ai vu, couché on ne peut plus tranquillement dans l'herbe au soleil printanier, près de la balustrade, un magnifique Noir vêtu d'une veste noire à capuche, sous un arbre aussi imposant que les murs voisins, avec un tronc impossible à enserrer dans ses bras, de longues et souples aiguilles, et dont je ne connais pas le nom (pas tout à fait un pin, assurément pas un pin parasol, peut-être un séquoia ? non, sans doute pas ; ce serait bien si c'était un cèdre du Liban, ça rappellerait le Jardin des Plantes, Jacques et Raïssa revenant chez eux après la Sorbonne). Tat tvam asi. Non, pour rien au monde. Toute ma vie, en accord avec Berdiaev, j'ai refusé cette fusion avec *l'autre* (uniquement le dialogue, la rencontre). Et pourtant c'est moi (une certaine partie de moi, un de mes symboles), c'est moi qui suis allongé là au milieu du monde qui tourne, et qui regarde le ciel, sans participer à cette course... Non, rien de paradisiaque (et encore une fois c'est inutile). Cette terrasse avec ses murs, ses arbres, la perspective de ses allées, nous rappelle plutôt la citation latine « *locus amoenus* », lieu magnifique, « charmant endroit », refuge secret de l'âme, à l'opposé des « *locus terribilis* », qui sont légion sur terre.

Le philosophe tant aimé de notre jeunesse est bien sûr venu ici. Je ne peux me le représenter couché dans l'herbe au soleil, mais rien de plus simple que de l'imaginer assis sur un banc, marchant dans une des allées (en compagnie de Maritain, de Chestov, de ses pensées). Le voici qui revient vers la balustrade, du côté de Paris. À quoi pense-t-il ? à la liberté incréée ? au rien initial ? Moi aussi, le regard tourné vers la ville muette, je me suis interrogé sur ce qu'il y avait derrière, non pas au sens spatial mais métaphysique. Il y a une intuition, première elle aussi, et métaphysique, propre sans doute à chaque individu, bien que non consciente, non mise en mots dans l'esprit de tout un chacun. Et du reste il est difficile de les trouver, ces mots, j'ai passé ma vie à les chercher. Tout cela, ces toits et ces tours, la Tour Eiffel, la Défense, la butte Montmartre, tout cela n'a pas une existence en soi, mais comme à cause de quelque chose, grâce à quelque chose qui existe par-delà ce qu'ils sont. On ne peut dire qu'« il y a » quelque chose de caché derrière eux, non, mais le fond du problème est pour moi dans ce « non », dans ce « rien », dans ce « néant ». Depuis que j'existe je vois « quelque chose » sur fond de néant (ou de Néant), de non-être (ou de Non-être), de vide (*Vide*), au sens bouddhiste ou pas, ça m'est égal. Le non-être libère. J'étoufferais dans l'être si derrière, de l'autre côté, je ne sentais pas le vide, l'air et la liberté. Tout cela n'est que métaphores. Du non-être (ou du Non-être si vous voulez), il est évident qu'on ne saurait rien dire, dans la mesure où toute affirmation suppose le prédicat « être » : le non-être est ceci ou cela. Toute action aussi suppose l'existence : sans elle,

on ne saurait donner du bâton sur la tête de son voisin (ou séduire sa voisine, à chacun selon ses goûts). Mais le non-être ne peut « être », sinon ce serait « l'être du non-être », ce qui relève évidemment de l'absurde. On ne peut rien dire, mais on n'arrive pas non plus à ne rien dire. Il faut donc s'exprimer, alors, en métaphores, ce qu'assurément fait aussi Berdiaev, empruntant une partie d'entre elles à Jakob Böhme. Jakob (ou Jakov comme il l'écrit) Böhme est à mon sens pratiquement illisible, à la différence des autres mystiques rhénans, de Maître Eckhart, d'Angelus Silesius ; je ne sais comment Berdiaev a réussi à parcourir toutes ces obscurités de la Naturphilosophie, cette gnose populaire, la profondeur de pensée du pieux cordonnier. Il y est pourtant parvenu ; j'ai vu dans sa maison de Clamart, je l'ai dit, la splendide édition de 1840, en plusieurs volumes, des œuvres de Böhme (des pages denses, à peine jaunies, en écriture gothique), où il a minutieusement souligné certains passages, avec des traits comme tracés à la règle mais sans y recourir. Mieux que cela, Berdiaev a puisé chez Böhme une des conceptions les plus importantes pour lui, qui correspond le mieux, semble-t-il, à sa propre pré-intuition métaphysique, la conception de l'Ungrund, du socle sans base, du fondement sans début, de la liberté d'avant l'existence, de la volonté incommensurable, « enracinée dans le néant ». Grund, c'est la base, le socle, le « terreau ». Abgrund, l'abîme. Urgrund, la sous-base, le socle le plus profond. Ungrund n'existe pas en allemand, le mot est inventé par Jakob Böhme, emprunté par Berdiaev pour armer sa pensée. Le non-être qui aspire à être « quelque chose », le néant qui « précède » l'être, et même Dieu. « La liberté est semblable au non-être, mais il en sort quelque chose. La faim de liberté, de volonté sans fondement tendant à quelque chose doit être rassasiée. »

[...]

Quant à ma propre intuition fondamentale, qui ne coïncide nullement, certes, à celle de Berdiaev mais qui d'après moi lui ressemble, ce vide, ce non-être d'où surgissent les éléments du monde, grâce à quoi et sur le fond duquel ils acquièrent leur existence, leur authenticité, leur force de présence, n'est-ce pas « l'arrière-monde » ? n'est-ce pas de la métaphysique ? de la « mystique » ? Ce vide que je décèle quant à moi, est cependant moins mythologique. Il ne fait rien, ne brigue ni ne vise ni n'aspire à aller nulle part, et bien évidemment, aucun dieu n'en tire rien pour créer. C'est le non pur, comme condition de tout oui, le pur *minus* à partir duquel née tout *plus*. « J'ai misé sur le néant », ich hab' mein Sach' auf Nichts gestellt, exactement comme l'a fait Max Stirner, citant d'ailleurs Goethe. Moi aussi j'ai misé là-dessus très tôt, dès la période où j'ai lu mes premiers ouvrages philosophiques, avec ou sans Tikhon, quand j'ai pour la première fois entendu parler du zen-bouddhisme. Aussi douloureux que soit ce qui est, on peut toujours se tourner vers ce qui n'est pas, déchirer le rideau terrestre, s'échapper dans le nulle part absolu. Et de là le chemin ramène vers le quelque part, de la non-existence à nouveau vers l'existence. Le monde renaît à chaque instant. Il n'y avait encore rien, tout peut encore advenir. Nous ne faisons pas le cent-

unième pas après le centième. Nous interrompons le mouvement, revenons au point de départ, reprenons le compte du début. Les arbres et les tours m'apparaissent pour la première fois. Je ne les avais jamais vus auparavant. Je les vois, et au-delà je vois le silence, le vide, l'inexistence d'où ils surgissent. Il leur est donné d'exister parce qu'il n'y a rien derrière eux. Dans mon tableau du monde, les figures, grandes, petites ou minuscules ne sont pas moins importantes que le fond. Et à son tour, le fond ne compte pas moins que les figures, quelle que soit leur taille. Je suis libre, car il y a ce fond d'inexistence. Là est la liberté. C'est, au-delà de toutes les pesanteurs terrestres, la fraîcheur de la liberté. C'est un fond qui n'est ni clair ni sombre, qui est à la fois clair et sombre, mais il existe là, jailli de l'intérieur de lui-même, un scintillement, un miroitement particulier. Il serait plus simple, bien sûr, de l'appeler illusion, imagination, fiction, ou d'un autre mot d'emprunt. Après tout ce que j'ai écrit ici et que je ne renie absolument pas, il serait inconvenant, en fait, de m'adonner à des élucubrations métaphysiques. Mais je ne les désavouerai pas (voilà bien les contradictions au cœur de ma pensée). J'accepte mes contradictions et demeure avec elles, ici sur la terrasse de Meudon.

J'ai eu beau regarder autant que je pouvais, en ce 29 mars 2017, je n'ai pas vu d'aérostat. Or ici, dans le Château, je l'ai déjà dit, on en a fabriqué dès la Révolution, et rien de moins que sur ordre du « Comité de salut public » a été construit, entre autres, le fameux ballon l'Entrepreneur («Предприимчивый»), qui a joué un certain rôle, et même pas négligeable à Fleurus (cf un peu plus haut), si bien qu'on pouvait être certain qu'un jour ou l'autre un aérostat finirait par apparaître et s'élever au-dessus de Paris. Et c'est vrai que j'ai pu le voir lors de ma venue suivante : ballon blanc brillant et scintillant au moindre rayon de soleil avec sa nacelle noire bien visible ; du reste pas le moins du monde « entrepreneur », volant bas, tranquillement suspendu en l'air. Je l'ai revu maintes fois par la suite, tournoyant lentement autour de la Tour Eiffel comme pour la mesurer – notre chère Tour n'aurait-elle pas grandi ? – sans jamais la dépasser en hauteur. Il semble qu'il soit attaché, retenu par un câble. Câble qu'on ne voit pas, mais je suppose impossible qu'un aérostat non relié se conduise aussi placidement, aussi civilement (on le prendrait pour Sid, alors qu'il est Tom, alors qu'il est Huck). Il doit bien lui arriver de s'envoler, de faire un tour au-dessus de Paris avec des passagers, à condition d'en payer le prix. Mais il n'est plus temps de s'en enquérir, et l'envie aussi en est passée, quand les phrases se bousculent déjà vers l'épilogue ; laissons tomber les détails. C'est tout autre chose qui importe. Ici, non loin de cette terrasse, vit quelqu'un, le dernier personnage de mon livre, qu'on peut appeler comme on veut, Michel, Pierre ou simplement René – amateur, comme vous et moi, de promenades solitaires ; et rêveur solitaire. Tous les jours ouvrables il part travailler à Paris (je vous laisse imaginer son métier) ; tous les jours que Dieu fait, ouvrables ou pas, il monte à la terrasse, marche le long des murs, regarde la ville. Le trajet qui le mène à Paris est long, d'abord en RER (le long de la Seine jusqu'à Saint-Michel), puis en métro, par la ligne 4 jusqu'à la station, disons Réaumur-Sébastopol,

puis par la 3 (pourquoi pas ?) direction Porte de Bagnolet ; chaque fois, il rencontre dans ce royaume souterrain des individus étonnants, par exemple un artiste à la barbe Richelieu-Mazarine (sortie tout droit du dix-septième siècle), portant de fines lunettes de dandy à monture phosphorescente verte, qui trace au crayon le portrait de tout un chacun, y compris le sien (celui de Michel, Pierre, René), ce qui fait que s'il réussit lors d'une nouvelle rencontre à jeter un coup d'œil à son bloc de mousquetaire, il y trouvera ses propres traits, à lui-même peu familiers ; un autre jour, dans un autre wagon, c'est un vieil ange en chemise blanche aux cheveux bouclés, gros, l'air grognon, avec un sac à dos Puma pour ses plumes de rechange ; ou une fille chevelue, peu soignée, avec des lunettes rondes en fer ; ou une autre en jean et en chemisier avec un col rabattu en dentelle, à la mode complètement dépassée ; ou encore un monsieur portant lui aussi la barbe, mais cette fois en pointe, toute grise, avec des yeux bleu ciel profondément enfoncés, prophétiques.

Ses promenades de chaque jour, le soir ou le dimanche sur la terrasse de Meudon l'amènent de plus en plus souvent à penser à l'aérostat prenant la mesure de la Tour Eiffel et à son câble ; et finissent par lui suggérer l'idée sinon de s'envoler lui-même de ce monde assailli par le chagrin, mais au moins de donner la liberté au ballon, de l'envoyer dans les airs, dans son élément premier. Il se renseigne sur l'endroit et la façon dont il est accroché (je n'ai plus le loisir d'expliquer précisément les choses) ; il met au point un plan de libération ; il achète (s'il le faut) une scie, d'autres instruments (peu importe maintenant lesquels). Il aimerait bien initier tel ou tel des voyageurs repérés à son plan (l'ange aux ailes dans le sac à dos, la fille au jean et aux dentelles) ; il a l'impression qu'ils le comprendraient ; mais il ne se décide à aborder ni l'un ni l'autre. Tout comme moi, il pense à la liberté, à l'absence de sens, à l'élaboration des symboles. En l'absence de sens, nous fabriquons les symboles de notre liberté. Tant pis s'ils sont absurdes (se dit-il) ; qu'y a-t-il qui ne soit absurde ? Pourquoi justement cette sphère, ce symbole ? Et pourquoi pas celui-là ? pourquoi pas ? Il ne peut plus se défaire de son projet fou. Au jour qu'il s'est fixé pour le réaliser, il monte une fois encore sur la terrasse, y demeure longtemps, les coudes sur le parapet, à la chaleur du soleil, se remémorant ceci ou cela, tel ou tel épisode de sa vie que nous ne connaissons pas, n'élucubrons pas. Ou bien aujourd'hui, se dit-il, ou bien jamais. Il est possible de ne pas mettre le plan à exécution, ou bien au contraire de le réaliser. Peut-être ne le fera-t-il pas, peut-être le fera-t-il. Il sort par la grille, entame la descente vers le Monoprix, vers le RER ; insensiblement il ralentit l'allure, retardant le moment où, il le sait, après le tournant, les toits et les tours de Paris disparaîtront de sa vue.